

Essai

Linda Amyot, Manouane Beauchamp, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Roland Bourneuf, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Thérèse Lamartine, Laurent Laplante, David Laporte, François Ouellet et Judy Quinn

Numéro 137, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73480ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

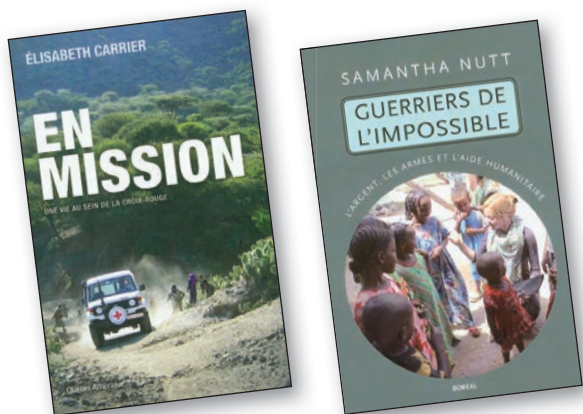
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Amyot, L., Beauchamp, M., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Bourneuf, R., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Lamartine, T., Laplante, L., Laporte, D., Ouellet, F. & Quinn, J. (2015). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (137), 45-63.



Élisabeth Carrier
EN MISSION

UNE VIE AU SEIN DE LA CROIX-ROUGE
Québec Amérique, Montréal, 2014,
550 p.; 32,95 \$

C'est une existence bien singulière que nous expose la Québécoise Élisabeth Carrier, qui a passé sa vie dans les endroits les plus dangereux et inaccessibles du monde, au sein des nombreuses zones de conflits qui ont agité la planète au cours des 30 dernières années.

Animée par un grand désir d'être au cœur de l'action et de faire des rencontres singulières avec des gens hors du commun, Élisabeth Carrier aura finalement fait une carrière de longue haleine au sein de la Croix-Rouge, à aider au quotidien les victimes de conflits.

Le livre raconte ses missions depuis 1990. Élisabeth Carrier agit comme experte en logistique médicale. Elle se retrouve au Sri Lanka et, dès cette première mission, elle est exposée aux horreurs de la guerre : des femmes y pleurent leurs maris et leurs fils disparus. « De retour au Québec, on me parle des beautés du Sri Lanka. [...] mais j'ai peu de souvenirs de ses beautés. Je resterai imprégnée longtemps des cris de douleurs de ses femmes. »

Une fois passée cette initiation, elle répondra ensuite présente aux demandes de la Croix-Rouge pour des missions successives en Irak, en Éthiopie, en Croatie, en Afghanistan, au Cambodge, au Rwanda,

en Tchétchénie, dans le Caucase, au Congo, en Haïti, au Myanmar, au Pakistan, au Liban, au Tchad, et enfin, en Guinée.

L'auteure décrit ces missions, une par chapitre, et elle y relate le travail et les défis vécus au quotidien, notamment au sein des camps de réfugiés. Le personnel de la Croix-Rouge y est souvent la seule épaulante bienveillante que rencontrent les victimes des conflits. Chaque fois, malgré les grands inconforts matériels (lit de fortune, froid, chaleur extrême, nourriture douteuse, adaptation aux différentes cultures) et le désavantage d'être une femme dans des milieux traditionnels, Élisabeth Carrier apporte son lot de bienfaits à ces personnes subissant un destin tragique.

En toute sobriété, l'auteure, primée pour sa carrière, et de retour pour de bon au Québec, ne cache pas un des prix à payer pour cette vie trépidante, périlleuse, mais riche de souvenirs, à mille lieues de la vie de bureau de la majorité d'entre nous : il a été difficile pour elle de maintenir une relation de couple à long terme. Mais les compensations, en amitiés diverses, en sentiment d'accomplissement, en visites de lieux bien loin des sentiers touristiques habituels, ont manifestement été au rendez-vous.

Ivan Cliche

Samantha Nutt
GUERRIERS DE L'IMPOSSIBLE
L'ARGENT, LES ARMES
ET L'AIDE HUMANITAIRE

Trad. de l'anglais par Alain Roy
Boréal, Montréal, 2014, 276 p.; 27,95 \$

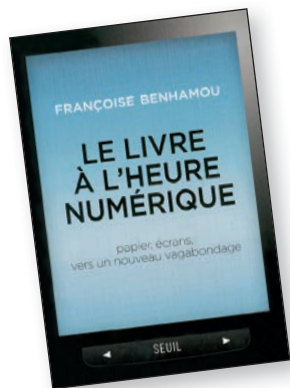
Dans le milieu du développement international, il y a deux catégories de personnes : celles qui voguent d'un hôtel luxueux à l'autre pour parler conceptuellement des « enjeux de développement » sans jamais avoir vu un pauvre de leur vie, et il y a celles qui côtoient sur le terrain les plus démunis d'entre nous, ceux qui ont vraiment besoin d'un gros coup de main.

Samantha Nutt appartient, clairement, à la deuxième catégorie. Médecin de formation, elle aurait pu avoir la belle vie au Canada. Mais elle décide, jeune, à 25 ans, d'aider les gens, d'offrir son expertise à des populations victimes de conflits.

Elle commence ainsi sa carrière de coopérante internationale en Somalie, pour une mission humanitaire dans ce pays ravagé par une guerre civile, puis elle vivra au Congo (Kinshasa), au Libéria et en Irak, notamment.

L'ouvrage est intéressant à plus d'un titre et se veut une lecture obligée pour tous ceux qui sont actifs dans le domaine du développement international humanitaire. Samantha Nutt, elle-même fondatrice d'une ONG vouée aux enfants victimes de conflits, War Child Canada, traite par exemple des contributions excessives des citoyens des pays riches durant les périodes de crise humanitaire. Ces initiatives sont malheureusement centrées sur des actions à court terme, souvent menées par les grosses organisations bien établies, qui débordent ensuite d'argent à ne plus savoir qu'en faire. Cela n'est pas sans conséquence néfaste pour le financement des ONG plus petites, qui se consacrent à des actions à long terme. L'auteure en appelle à plus de « longévité » et à moins de « réactivité ».

Elle discute aussi des méfaits du *volontourisme*, cette tendance de certains Occidentaux à passer leurs vacances à accomplir du bénévolat dans des pays en voie de développement. Les activités réalisées sont souvent menées par des organisations peu



expérimentées et de plus « [u]n flot de travailleurs non qualifiés arrivant puis repartant toutes les deux semaines représente un fardeau plus qu'un bénéfice pour les communautés sur le terrain ».

Ce qu'il faut, ce sont des actions à long terme, qui visent à atténuer les inégalités, qui réduisent la dépendance des populations, bref des initiatives pour « répondre aux défis structurels plutôt que de s'en tenir à des initiatives ponctuelles ».

Autre priorité, la plus importante d'entre toutes, selon cette grande experte : travailler auprès des femmes. À juste titre, elle avise les personnes désireuses d'agir pour changer les choses, que ce soit en faisant du bénévolat ou en finançant un programme : « Si vous vous demandez à qui donner et pour quelle cause, privilégiez des organismes et des initiatives qui amélioreront la vie des femmes d'une manière directe par l'entremise de projets de développement ancrés dans la communauté ».

Yvan Cliche

Françoise Benhamou

LE LIVRE À L'HEURE NUMÉRIQUE
PAPIER, ÉCRANS, VERS UN NOUVEAU
VAGABONDAGE

Seuil, Paris, 2014, 215 p. ; 31,95 \$

Françoise Benhamou présente dans *Le livre à l'heure numérique* un vaste panorama de l'état actuel des mutations amorcées par les nouvelles technologies qui surviennent dans le domaine de l'édition, de la création à la consommation en passant par la fabrication et la livraison au consommateur. L'auteure, présentée comme une spécialiste

Mon musée imaginaire de Paul Veyne

Ce fort et beau volume porte un titre un peu trompeur en ce qu'il évoque inévitablement le musée imaginaire de Malraux. Mais son propos beaucoup moins ambitieux n'est pas de rassembler en une vision globale l'art universel depuis ses origines. Il se présente comme le choix personnel d'un historien de grand renom, spécialiste de l'Antiquité classique : 300 reproductions de la peinture italienne depuis le Moyen Âge jusqu'au XVIII^e siècle. L'auteur parvenu au soir de sa vie, qui publie presque simultanément ses souvenirs (*Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas*), ne se prétend pas historien de l'art. L'appellation d'amateur éclairé lui conviendrait mieux : il aime et il connaît son objet avec passion et une intelligence aigüe. Il en parle avec la même liberté qu'il conte ses souvenirs, sans pédantisme ni jargon esthétisant, mais avec une sorte de familiarité bon enfant, parfois un sourire en coin, soulignant ses préférences, marquant ses réserves, en amoureux de longue date de l'Italie et en pédagogue. Lui, le rationaliste athée, instruit patiemment le lecteur d'aujourd'hui le plus souvent démuné de toute culture religieuse. Des connaissances minimales sont en effet nécessaires pour comprendre et apprécier d'innombrables tableaux ou fresques qui ont d'abord décoré églises et monastères. Au fil de la chronologie couvrant cinq siècles, nous assistons à l'entrée d'abord timide dans cette peinture du profane dans le sacré. L'exclusivité de celui-ci, lié à la toute-puissance et à la richesse de l'Église, alimente la peinture en épisodes de l'Ancien et du Nouveau Testament, en figures de saints historiques ou légendaires. Cette prédominance du religieux cède peu à peu la place à un autre courant constitué par des scènes de la mythologie classique, des portraits de contemporains, princes ou dignitaires, des paysages où les personnages qui les animent vont se réduire pour faire place complètement à la nature. Les deux courants vont finir par longtemps cohabiter. S'ouvrant sur « La Dormition et l'Assomption de la Vierge » (vers 1290), l'ouvrage se clôt sur une vue crépusculaire de la lagune vénétienne vers la fin du XVIII^e siècle.

Entre les deux dates se déploiera la prodigieuse floraison de la peinture en ses foyers principaux de Florence, Sienne, Rome et Venise. Long âge d'or du Quattrocento et du Cinquecento dont la splendeur s'appauvrira lentement, sans équivalent dans la peinture occidentale par sa durée, sa richesse, son intensité et le nombre étonnant

de l'économie de la culture, centralise son propos sur les projets qui visent à dématérialiser le livre afin de le recréer en format électronique.

D'entrée de jeu, elle établit un parallèle entre le secteur du livre et ceux de la musique et des médias imprimés, où la tendance est au tout numérique. Si ces premiers chapitres avaient pour objectif d'être une entrée en matière, ils manquent cruellement leur cible, car l'auteure y présuppose que les trois secteurs sont identiques en tous points, sous-tendant l'idée que l'industrie du livre doit singer les deux autres, ce qui n'est pas le cas.

Ce parti pris favorable pour les techno-

logies vient priver l'ensemble de l'essai d'une dimension critique quant au tout numérique qui tente de s'imposer dans l'univers plusieurs fois centenaire du livre. Alors qu'elle présente les initiatives qui sont conduites à différents niveaux dans l'univers de l'édition, pas un seul moment elle ne considère qu'il pourrait peut-être s'agir d'un effet de mode, un peu comme l'a été le four micro-ondes pour la cuisine. Tout comme elle ne considère pas un seul instant que l'offre numérique et l'offre papier pourraient être complémentaires plutôt que mutuellement exclusives.

Autre conséquence de ce biais, les domaines de l'édition qui n'ont pas de



d'artistes de génie qui l'ont illustré. Tous les grands noms sont ici représentés et commentés avec un talent qui semble de plus en plus inspiré à mesure que s'ouvre le panorama. Giotto, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Botticelli, Giorgione, Bellini, Titien, Le Tintoret, Le Caravage, bien sûr mais aussi combien d'autres qui n'ont

pas aujourd'hui la même audience, parmi lesquels des oubliés ou méconnus (tel Melozzo da Forlì).

Un constat et un rappel s'imposent comme à propos de toute anthologie, qu'elle soit littéraire ou picturale : elle est tributaire non seulement de celui qui la compose mais de la mode. Paul Veyne en est fort conscient dans son choix et l'assume (ce qui peut, par exemple, rendre discutables les proportions accordées à certains peintres). Il y eut historiquement la mode Raphaël, longtemps vu comme la perfection indépassable (mais d'une fâcheuse postérité aboutissant aux bondieuseries de Saint-Sulpice), l'engouement de peintres anglais à la fin du XIX^e siècle pour ses prédécesseurs, Fra Angelico ou Botticelli, celui-ci encore naguère fort chéri, alors que le goût actuel semble privilégier Uccello, Piero della Francesca et Le Caravage. Un « musée imaginaire » est toujours daté et conditionné par de multiples facteurs, l'état de notre culture et de notre société, les événements qui l'agitent, le goût collectif et ses décideurs, que sais-je encore.

Ce livre, fruit de la passion de toute une vie, nous la communique. En nous accompagnant tranquillement et en toute simplicité, l'auteur affine notre regard, affermit notre jugement et nous ouvre à d'inépuisables merveilles.

Roland Bourneuf

Paul Veyne MON MUSÉE IMAGINAIRE

OU LES CHEFS-D'ŒUVRE DE LA PEINTURE ITALIENNE

Albin Michel, Paris, 2012, 504 p. ; 39,95 \$

projets connus par l'auteure sont relégués promptement au second rang. Ainsi, la bande dessinée n'a droit qu'à deux paragraphes, étant donné que Françoise Benhamou n'a pas été en mesure de recenser le moindre projet digne de ce nom. Pourtant, il y a eu et il existe encore des initiatives numériques dans l'univers de la bédé, même si celles qui ont eu lieu au cours des deux dernières décennies ont démontré hors de tout doute possible que la page imprimée reste encore à ce jour le meilleur support pour permettre aux lecteurs de profiter des possibilités du neuvième art.

Pour appuyer son propos, l'auteure emploie des statistiques, mais elle le fait

d'une façon bien maladroite, faisant fi de certaines règles élémentaires en la matière. À titre d'exemple, en parlant des librairies elle écrit : « En France entre 2007 et 2012, 20 % des indépendants disparaissent, mais 160 nouvelles librairies sont créées ». On veut bien, mais 20 % représente combien de librairies ? Et 160 librairies, ça représente combien de points de pourcentage ?

Si cet essai offre un tour d'horizon de l'ensemble des initiatives numériques qui se déroulent en ce moment dans l'univers du livre, il ne permet malheureusement pas d'en avoir une vision critique.

Manouane Beauchamp

commentaires essai

Érudition



Umberto Eco

CONSTRUIRE L'ENNEMI

ET AUTRES ÉCRITS OCCASIONNELS

Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher

Grasset, Paris, 2014, 303 p. ; 32,95 \$

S'il n'en avait tenu qu'à l'auteur, ce recueil d'essais aurait seulement porté pour titre : *Écrits occasionnels*. C'est l'éditeur Bompiani qui a insisté pour capter plus agressivement l'attention du lecteur en mettant au premier plan le titre de l'essai liminaire. Par « écrit occasionnel » Umberto Eco entend un texte dont le sujet lui a été commandé pour une conférence ou une causerie et qui, à défaut d'engager « l'originalité à tout prix », donne l'occasion à l'auteur (ainsi qu'à son lecteur) de s'amuser. Exercice rhétorique, en somme ; mais distillé dans l'érudition phénoménale du sémioticien bolognais, le divertissement n'a rien de léger. Chaque essai (le livre en renferme onze) est un condensé de savoir ou d'intelligence.

L'essai éponyme est né d'une conversation d'Eco avec un chauffeur de taxi pakistanais à New York. Celui-ci voulait savoir quel était l'ennemi historique que combattait son peuple. Face à l'incompréhension de son interlocuteur devant le « pacifisme indolent » des Italiens, Eco a voulu creuser la question. Lui viennent bientôt à l'esprit des exemples qui suggèrent la nécessité, pour la société actuelle, de produire et de diaboliser un ennemi, un bouc émissaire, afin de raffermir le sentiment d'unité nationale et ce, en dépit des ravages causés par les régimes totalitaires. Eco réfléchit ensuite aux concepts

Souveraineté



d'absolu et de relatif ; il développe de fines observations (les plus belles du livre) sur le feu ; il rend un hommage bien senti au critique et philologue, historien de la bonne cuisine, Piero Camporesi ; il ausculte le goût de Victor Hugo pour l'excès. Après quoi, il discourt de cartographies imaginaires, étudie « l'agnition » (le passage à la connaissance) dans le roman-feuilleton, collige des propos sidérants sur Joyce et le roman décadent et analyse le motif de l'île dans l'imaginaire. Pour finir, il expose ses idées sur le scandale de WikiLeaks.

En considérant le va-et-vient qu'il fait subir à sa pensée entre Cicéron, saint Thomas d'Aquin et Nietzsche, entre Boccace, Odon de Cluny et des héros comme James Bond ou Corto Maltese, on voit bien à quel point l'auteur du *Nom de la rose* et du *Pendule de Foucault* habite, par l'esprit, la totalité de l'expérience humaine.

Patrick Bergeron

Sous la dir. de Léa Clermont-Dion et Félix-Antoine Michaud

LETTRES À UN SOUVERAINISTE

VLB, Montréal, 2014, 127 p.; 16,95 \$

Sept « lettres à un souverainiste » écrites par autant de jeunes – avocat, féministe engagée, poète, humoriste, enseignant, etc. –, tous bien impliqués dans la société québécoise. Chacun, chacune, exprime sa « vision de la souveraineté à un militant de la génération précédente ». L'idée de ces lettres et de cet ouvrage est venue à Léa Clermont-Dion à la suite d'une rencontre avec « un sympathique monsieur

Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas

L'auteur d'un livre qui dans son domaine a fait date, *Comment on écrit l'histoire*, écrit ici la sienne, en toute simplicité, sans fioritures, sans fard. Le petit Provençal est devenu professeur au Collège de France. C'est donc en un sens l'histoire d'une réussite.

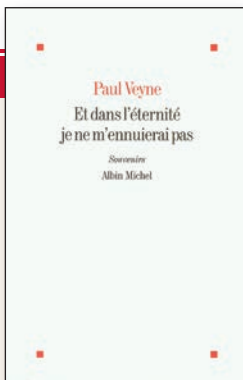
Enfant, il a connu la guerre et l'Occupation, puis la prestigieuse École normale supérieure d'où sont sortis tant de brillants intellectuels et d'écrivains. Des séjours répétés en Italie nourrissent sa passion précoce pour l'Antiquité classique dont il deviendra le spécialiste reconnu. Peu impliqué politiquement mais poussé par un désir de justice et de solidarité qui ne le quittera jamais, il fait un bref et tiède passage dans les rangs du Parti communiste. Il évoque la France d'après-guerre et les convulsions de la décolonisation (mais pour des raisons médicales il échappe à l'armée et à la guerre d'Algérie). Arrive Mai 68, il observe avec curiosité et sympathie l'agitation étudiante, étant lui-même un professeur épargné par la contestation. Il affirme une indifférence peu à peu conquise pour l'opinion d'autrui et un anticonformisme qui provoquera parfois des remous dans son milieu. Alors que chez les universitaires règne le culte de l'érudition dans la recherche, il prône une autre façon d'interroger l'histoire, la nécessité de dégager une vision globale des forces agissantes dans le passé, d'élaborer des concepts, qui ne sont pas nécessairement ou exclusivement ceux de l'approche marxiste. Il se définit volontiers comme « un faux bohème qu'attire le romanesque ». Il aime les femmes... et l'alpinisme (il a le privilège de ne pas connaître le vertige), la peinture italienne (comme en témoigne son récent *Musée imaginaire*) et l'amitié, ne cachant pas son besoin d'être aimé. D'une plume incisive et inspirée, il trace des portraits de Michel Foucault et de René Char, qu'il admire profondément et dont il a été proche. Ce qui ne l'empêche pas d'avouer son ingratitude pour Raymond Aron (qui fut, avec son compagnon et opposant idéologique Sartre, le grand maître de la pensée française dans l'après-guerre), qui l'avait encouragé et poussé vers le Collège de France. Conscient de ses capacités mais sans illusion sur lui-même, il a accompli sa brillante carrière d'historien et d'écrivain.

Ce rationaliste étranger à l'éthique chrétienne n'est cependant pas inaccessible à la question métaphysique. En deux occasions au moins, il y insiste, il a connu dans

d'une soixantaine de printemps ». C'était lors d'une manifestation au parc Lafontaine « contre le saccage de l'assurance-emploi orchestré par l'impavide premier ministre du Canada, Stephen Harper ». Le militant souverainiste a alors lancé cette remarque : « Mademoiselle, une femme ne fera jamais l'indépendance du Québec ». Compte tenu de son âge, on comprend que ce « sympathique monsieur » est un *baby boomer*. Et que plusieurs aspects de la façon que lui et sa génération ont de voir l'indépendance, de même que la société québécoise, sont considérés comme dépassés par ces jeunes qui ont décidé de lui répondre. Ces jeunes, bien sûr, qui représentent le présent et l'avenir,

ont raison de vouloir remettre en question des points de vue, des certitudes, qui ont sans doute contribué à l'affaiblissement du mouvement indépendantiste.

Les auteurs présentent, avec la fraîcheur et l'engagement de la jeunesse, leur façon nouvelle de concevoir la souveraineté : ils en ont une vision plus inclusive, qui fera une place plus large aux gens issus des communautés culturelles, une vision propre à mieux les convaincre du bien-fondé du projet. Ils ne voient plus l'anglais comme une menace et veulent dissocier la lutte pour l'indépendance de celle pour la langue. « Pourquoi s'acharner à mettre en guerre le français contre l'anglais [...] ? » demande Luis Clavis. Ils souhaitent



de Paul Veyne

la relation amoureuse l'intuition d'un autre niveau de la réalité qu'il s'efforce de décrire. Il semble en fait s'agir moins d'une extase d'ordre mystique que d'un état qu'Aldous Huxley, reprenant une expression de William Blake, nomme une ouverture des « portes de la perception ».

Le récit biographique suit ainsi son cours tranquille quand, vingt pages avant la fin, il change soudain de contenu et de ton. Il dévide alors une suite de drames terribles qui déchirent son auteur : celui-ci entre dans « le confessionnal de la mémoire ». La longue dégradation de sa femme aimée la conduira en clinique psychiatrique. La vieille mère de celle-ci lui ordonne de l'euthanasier et elle s'exécute. Son fils, brillant jeune homme, se prostitue et meurt du sida. Le propre fils de l'auteur, lui aussi très doué mais « atteint d'un cancer de l'âme », se suicide. Avec un dévouement inconditionnel, l'auteur accompagne l'épouse jusqu'en ses derniers instants alors qu'elle se laisse mourir d'anorexie.

Aujourd'hui il continue d'observer le train du monde et le cours de sa vie avec un détachement ironique presque flaubertien – son roman favori est *L'éducation sentimentale*. Il regarde venir la mort sans peur véritable, il dit trouver dans sa retraite provençale une forme de bonheur par le travail devant son ordinateur. Ne renonçant pas au plaisir de la provocation désinvolte, il se promet de continuer son activité dans l'éternité, assuré qu'il « ne s'ennuiera pas »...

Roland Bourneuf

Paul Veyne

ET DANS L'ÉTERNITÉ JE NE M'ENNUIERAI PAS

SOUVENIRS

Albin Michel, Paris, 2014, 266 p.; 29,95 \$

aussi une société plus équitable : « Les élus du Parti québécois ne sont pas moins enclins que d'autres à suivre la logique capitaliste et néolibérale pour sabrer dans les programmes sociaux afin de plaire aux élites économiques », écrit Sibel Ataogul.

En somme, il s'agit d'un essai incontournable pour ceux et celles qui s'intéressent à la politique et aux questions sociales au Québec.

Gaétan Bélanger

Marie-Pier Girard
DE PETITS VAUTOURS
SANS PLUMES ?

LES ENFANTS QUI TRAVAILLENT AU
RECYCLAGE DES ORDURES À LIMA

Presses de l'Université Laval, Québec, 2014,
313 p.; 40 \$

Cet ouvrage découle de la recherche doctorale en anthropologie de Marie-Pier Girard. Au cours des quinze dernières années, elle a séjourné à plusieurs reprises en Amérique latine et aux Caraïbes dans le cadre de ses travaux sur les droits des enfants. Pour la présente étude, elle a passé plusieurs mois, entre 2006 et 2009, à Las Lomas de Carabayllo, un quartier



marginalisé de Lima, au Pérou. Elle y a recruté quelques enfants de six à douze ans travaillant au recyclage des ordures, afin d'étudier les conséquences de cette pratique sur leurs jeunes corps et leurs jeunes esprits. Il faut dire que le recyclage des déchets, au Pérou, s'effectue dans des conditions très différentes de ce qui se pratique dans les pays développés. Il n'a pas la connotation positive associée à la préservation de l'environnement qu'on lui attribue chez nous. Les jeunes Péruviens se chargeant de ce travail précaire et dévalorisé appartiennent à des familles situées tout en bas de l'échelle sociale. L'auteur péruvien Julio Ramón Ribeyron s'est inspiré de leurs conditions de vie dans sa nouvelle « Charognards sans plumes », texte qui a donné l'idée de son titre à Marie-Pier Girard.

Les jeunes filles et garçons qui ont participé à l'étude se sont exprimés de diverses façons : photo, dessin, théâtre, entrevues, rencontres. Ils ont même enquêté auprès d'autres enfants recycleurs. Au fil de leurs activités, on découvre les situations pénibles auxquelles ils sont soumis : faim, malnutrition, violence, maladie, scolarité écourtée et déficiente. Dans la mise en contexte, l'auteure mentionne le rôle dévastateur sur la politique sociale du pays joué par le « Fujichoc », orchestré au début des années 1990 par le gouvernement de l'ancien président du Pérou, Alberto Fujimori. Les conséquences délétères de cette réforme économique sur la qualité de vie des enfants péruviens et leur santé se font encore sentir aujourd'hui. Parmi



ces conséquences, il ne faut pas oublier de souligner le désespoir. Il est extrêmement touchant – et désolant – d’entendre certains de ces « petits vautours sans plumes », dans une pièce de théâtre qu’ils ont créée, s’écrier d’une voix lucide : « Nous sommes pauvres et nous resterons toujours pauvres ! »

Gaétan Bélanger

Mario Faubert
NUNAVUT

Sylvain Harvey, Québec, 2014,
160 p.; 39,95 \$

Admirables photographies. Cousines de celles qui séduisaient dans l’album précédent, intitulé *Nunavik* (Du Passage, 2010). Elles remplissent les pages jusqu’à la tranche, comme si le fait d’envahir la marge faisait mieux ressentir l’infini du décor. Ce pays, que l’on imagine blanc et plat, osseux et sec, désert et inhospitalier, Mario Faubert nous le révèle ocre et fauve, liquide et montueux, morcelé et timidement habité. À contempler ces images, l’œil se voudrait peintre : il entrevoit, dans les saisies éblouissantes, les toiles que peindraient des maîtres.

Deux témoignages encadrent le travail de Faubert. L’un, de Robert Piché, pilote capable d’apprécier l’audace du confrère qui a mené jusqu’au nord du Nord l’aventure dont ces photographies sont animées ; l’autre, de Jean Désy, qui a su refléter dans ses textes l’amour qui, depuis des décennies, le pousse vers ces terres lointaines

que peuplent seulement des humains surhumains. Témoins bien choisis.

La surprise de cet album, c’est le peu de place qu’y occupe la vie. Aucune bête. Pas un seul chien de cométique, pas un ours polaire, pas un phoque. Seules apparaissent les oies blanches, le plus souvent ensommeillées au sol. Les humains ? On les observe de haut, minuscules, disséminés, servant les moteurs de leurs barques ou de leurs camions, affectés à des tâches inconnues.

Ce sera d’ailleurs là le seul reproche qu’on puisse adresser à cet album : il en dit trop peu, s’en remettant avec une confiance peut-être excessive à l’éloquence des images. Quand, par exemple, à propos de Repulse Bay, le photographe capte, à une courte distance des habitations, une colline piquée de plusieurs dizaines de croix blanches, le lecteur comprend qu’il s’agit d’un cimetière, mais on ne lui dit rien de ceux qui y sont enterrés. Viennent-ils de ce seul village ? Les a-t-on plutôt réunis ici depuis une diversité d’habitats pour souligner leur commune *nordicité*, pour parler comme Louis-Edmond Hamelin ? Et qu’en est-il des menaces que le réchauffement fait planer sur les coutumes et la survie des populations ? Rien de précis n’est offert.

Ne demandons pas l’impossible : les photographies ont éveillé notre curiosité et c’est l’essentiel.

Laurent Laplante

**Sous la dir. de Linda Cardinal,
Simon Jolivet et Isabelle Matte**
LE QUÉBEC ET L'IRLANDE
CULTURE, HISTOIRE, IDENTITÉ

Septentrion, Québec, 2014, 296 p.; 29,95 \$

Linda Cardinal, Simon Jolivet et Isabelle Matte proviennent de disciplines différentes : les sciences politiques, l’histoire et l’anthropologie respectivement. Aidés de neuf collaborateurs, ils se sont employés à multiplier les analogies entre les deux nations en titre. Dans un article très documenté, Peter Bischoff précise d’abord le rôle des Irlandais au sein de l’aile québécoise de l’Ordre des Chevaliers du travail, qui fut la plus grande organisation syndicale au XIX^e siècle et dont l’arrivée à Montréal date de 1882. Matteo Sanfilippo parcourt ensuite les archives du Saint-Siège afin de dégager la perception vaticane des relations entre les catholiques irlandais et québécois. Linda Cardinal et Simon Jolivet montrent quant à eux comment les questions de nationalisme, de langue et d’éducation ont provoqué des tensions différentes en Ontario et au Québec, aux XIX^e et XX^e siècles. André Poulin poursuit en s’attachant principalement aux conflits survenus au Québec et en Irlande dans les années 1960 tels qu’ils ont été commentés dans les ouvrages de Katherine O’Sullivan See, de Wayne O’Reilly et de Garth Stevenson. Des films sont aussi objets d’analyse : Isabelle Matte se penche sur la trame narrative de *Je me souviens* (2009) d’André Forcier, qui trace des parallèles entre les situations historiques, culturelles, politiques et sociales du Québec et de l’Irlande ; et Kester Dyer compare la notion de miraculeux dans *La vraie nature de Bernadette* (1972) de Gilles Carle et *The Butcher Boy* (1997) de l’Irlandais Neil Jordan. Deux œuvres littéraires sont également considérées : *James Joyce, l’Irlande, le Québec, les mots* (2006), sous-titré *Essai hilare*, de Victor-Lévy Beaulieu, et le roman *Le salut de l’Irlande* (1970) de Jacques Ferron. Dans la première, Marc Chevrier fait ressortir le rôle que joue la référence à l’Irlande dans la structure du livre et met au jour la portée littéraire et politique que l’auteur y

Enquête sur la critique

Métier critique. Le titre de l'essai que présente Catherine Voyer-Léger se joue apparemment de plusieurs significations. S'il renseigne d'abord sur le contenu embrassé, la critique culturelle québécoise, il dissimule aussi une prise de position qui programme l'ensemble de la réflexion : le « métier » de critique est, très précisément, critique, c'est-à-dire crucial. La ligne adoptée est d'ailleurs celle du plaidoyer en faveur d'une pratique essentielle au dialogue culturel, malgré ce que laisse entendre l'idée reçue selon laquelle les critiques seraient sinon des artistes frustrés, du moins des ratés sympathiques.

L'enquête sociologique, présentée de façon simple et limpide, est structurée par des questions du type « journalisme 101 » : qui sont les critiques ? D'où parlent-ils ? De quoi traitent-ils ? Le cœur de l'argumentation tend à confirmer à la fois une dissolution du journalisme spécialisé à l'avantage de la formule des « clubs de lecture » ou d'un intérêt grandissant pour les entrevues et « pré-papiers ». Cette focalisation sur tout ce qui entoure la production artistique, que ce soit une pièce de théâtre ou un livre, fait d'elle une sorte de happening qui a pour effet d'évacuer la discussion *sur* l'œuvre, dès lors reléguée à l'arrière-plan comme épiphénomène.

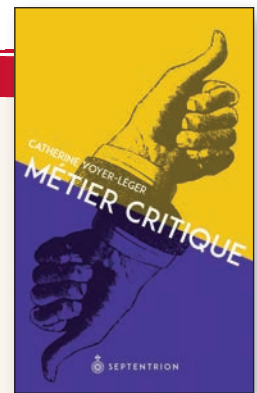
À cela s'ajoutent les conséquences de gadgets comme les systèmes d'étoiles, qui établissent une réussite ou un échec sur une base quantitative plutôt que qualitative. Que reste-t-il à la critique lorsqu'elle se complait dans la binarité simpliste du « j'aime » / « j'aime pas » ? Vidée de la substance qui est sa raison d'être, elle peut bien s'étendre à la blogosphère sans trop en souffrir. Mais l'aplatissement généralisé du commentaire laissera alors en souffrance ses mandats primordiaux : proposer un témoignage informé, maintenir un dialogue sur l'art et servir de médiateur entre les producteurs et le grand public.

Au-delà de cet exercice de défense et illustration, Voyer-Léger livre un abc des relations de pouvoir entre les différents acteurs de l'échiquier artistique. Parfois alarmiste, toujours réaliste, sa réflexion progresse subtilement vers tous les aspects de la question. On peut par contre se demander pourquoi exclure systématiquement de ce portrait d'ensemble les revues spécialisées, dont la situation aurait peut-être offert un équilibre plus juste à l'étude. Or, comme le disait un célèbre critique italien, on ne peut reprocher à l'homme qui est allé sur la Lune de ne pas être allé sur Mars.

David Laporte

Catherine Voyer-Léger
MÉTIER CRITIQUE

Septentrion, Québec, 2014, 201 p.; 22,95 \$



attribue ; dans la seconde, Jerry White suggère que le roman présente une version irlandaise du Québec à travers les complexités et les paradoxes de cette histoire celtique. L'article de Gearóid Ó hAllmhuráin établit pour sa part une parenté entre l'Irlande et le Québec du point de vue des résistances culturelles et musicales faisant face à l'autorité des instances catholiques. Mary Haslam, enfin, choisit d'apprécier l'importance de l'Irlande dans l'imaginaire québécois en se penchant sur trois journaux francophones pendant la période précédant les rébellions de 1837-1838 : *La Minerve*, *Le Canadien* et *L'Ami du peuple*. Éric Bédard signe une postface où il fait un bilan tout positif de cet essai collectif qui a le net avantage d'enrichir nos connaissances sur le Québec.

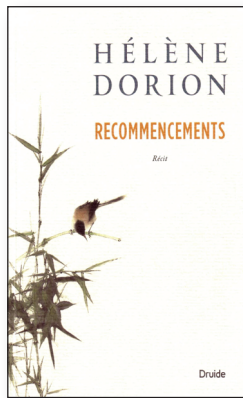
Dans l'ensemble, l'ouvrage fait redécouvrir, en l'approfondissant, l'empreinte de l'Irlande au Québec et les liens qui unissent les deux nations. Il touche à des points parfois peu explorés par les chercheurs tout en mettant en perspective des éléments incontournables des histoires canadienne, québécoise et irlandaise : l'influence de l'Empire britannique dans les débats, la fondamentale question de la langue et de la foi placées sur le même plan, les enjeux identitaires du Québec et de l'Irlande, les tensions entre les différents groupes (Québécois et Irlandais, catholiques irlandais et protestants, du Québec et de l'Ontario), l'émigration irlandaise et la famine de 1845-1850, la théorie de la nouvelle nationalité de Thomas D'Arcy McGee au XIX^e siècle, la

référence québécoise au chef irlandais Daniel O'Connell, la lettre pastorale du cardinal Elzéar-Alexandre Taschereau en juin 1886 contre les Chevaliers du travail, les luttes scolaires au Manitoba en 1891, le discours de l'archevêque britannique Francis Bourne à Montréal en 1910, la nomination controversée de l'évêque irlandais Michael Francis Fallon à London, en Ontario, en 1910, le fameux Règlement 17 en Ontario également (1912-1927), la quête de liberté et la hantise de l'assimilation, les passes d'armes avec le clergé et les divisions cléricales internes... Voilà autant de sujets souvent complexes dont les douze auteurs discutent avec discernement, prudence et compétence.

Jean-Guy Hudon



Héléne Dorion



état transitoire qui les porte d'un passage à un autre. »

Tout au long du récit, la narratrice épouse au plus près l'objet de sa quête, que ce soit par sa présence auprès de sa mère, par son retour sur une île dévastée par une tempête où elle trouve refuge pour remonter le cours du temps et donner forme au récit qui se déploie sous nos yeux, par l'expérience de l'amour ou le rappel

de ses propres souffrances. Héléne Dorion parvient ici à enchâsser l'objet d'une quête personnelle, qu'elle poursuit inlassablement depuis de nombreuses années, dans une forme narrative tout à la fois libre et inventive qui lui permet d'en rendre compte, dont le résultat témoigne intrinsèquement de l'indissociabilité de cette

même quête. « Tout est *un* dans ce mouvement continu de transformation composé d'un tissu unique où coexistent, identiques, l'esprit et la matière, le cœur et la pensée, l'intérieur et l'extérieur, l'inspiration et l'expiration, le temps et l'éternité. Pas davantage il n'existe de séparation entre le monde et moi. »

En refermant ce livre, on sait déjà qu'on le rangera à portée de main pour en reprendre la lecture, pour découvrir et explorer de nouvelles directions au fur et à mesure que nous déployons notre propre fil d'Ariane. **NB**

1. Héléne Dorion, *Recommencements*, Druide, Montréal, 2014, 219 p.; 19,95 \$.

* Jean-Paul Beaumier, voir page 41.

voire de notre refus, à en percevoir et à en accepter le mouvement cyclique. On ne peut rien retenir, nous sera-t-il constamment répété, aussi nous faut-il consentir à ce que toute chose soit appelée à se transformer, à se métamorphoser continuellement, voire imperceptiblement sous nos yeux. « Même les mots, même les phrases tiennent d'un

Héléne Dorion SOUS L'ARCHE DU TEMPS ESSAI SUIVI D'ENTRETIENS

Typo, Montréal, 2013, 188 p.; 14,95 \$

Qui aime la poésie d'Héléne Dorion appréciera cet essai, car il poursuit sans véritable rupture le questionnement philosophique, politique et humain au cœur des textes poétiques. Le lecteur y trouvera aussi ce désir de transparence, cette absence d'ironie qui caractérise l'œuvre de la poète. D'abord publié chez Leméac et à La Différence, en 2003 et 2005 respectivement, le livre (augmenté) regroupe une vingtaine de courts textes lus publiquement ou parus dans divers ouvrages collectifs et revues, ainsi que des entretiens réalisés avant et après 2005.

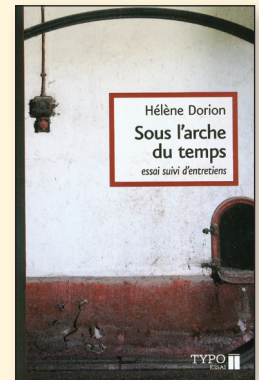
Chacun des textes réfléchit sur l'élan qui fonde l'œuvre. Depuis *L'intervalle prolongé*, publié en 1983, la poète n'a cessé d'« interroger l'énigme que nous sommes pour nous-mêmes ». Mais plus que cela, elle aura cherché, par la poésie, à s'unir à l'univers, à recréer une continuité rompue, à refaire en somme le passage vers l'autre. Si Héléne Dorion parle à plusieurs lecteurs, c'est sans doute parce qu'elle tend vers eux. Et parce qu'à la différence de tel auteur qui ne ferait que constater la destruction et la douleur du monde, la poète, sans les nier, forme un projet d'espérance contre l'absurdité. Elle dira en outre du grand cinéma qu'il « redonne à l'humain ce que le monde moderne ne cesse de lui retirer » : l'existence même derrière l'image préfabriquée, comme dans *Les ailes du désir* de Wim Wenders qui, par ses anges, rend

visible l'invisible. Héléne Dorion replace donc le poète, et plus largement l'artiste, au milieu des autres humains, et leur redonne toute l'importance politique et sociale qu'ils devraient avoir aujourd'hui. Car l'artiste a un rôle à jouer dans ce monde privé d'absolu. À la manière de Rilke dont elle admire l'œuvre, elle tente d'approcher et de communiquer « cet infini qui résonne en toute chose ».

Et les mots, ne font-ils pas écran dans cette relation avec l'autre? La poète croit au contraire « au pouvoir de la langue » de « déchiffrer » l'autre. Les mots « brûlent dans l'espace des possibles et les révèlent un à un ». Cette vision sans doute quelque peu idéaliste parle surtout d'un désir de réconciliation, de l'un avec l'autre, mais aussi du mot avec la chose. Car bien sûr, « l'état de séparation est à l'origine de l'écriture ».

Écrire sur la poésie peut devenir un piège, comme tout métadiscours. En disant ce qu'elle est ou ce qu'elle devrait être, on risque de la rendre prisonnière de concepts. Selon l'auteure, le doute fait partie intégrante de la réflexion, mais il n'en sera pas un obstacle. Écrire la beauté, vivre, aimer, sans s'interrompre, jusqu'à la fin. **NB**

Judy Quinn





Ying Chen

LA LENTEUR DES MONTAGNES

Boréal, Montréal, 2014, 125 p.; 18,95 \$

Après une dizaine de romans, Ying Chen revient cette année avec un second essai – le premier, *Quatre mille marches, Un rêve chinois*, a été publié en 2004 – dédié à ses deux garçons. Rédigé d'ailleurs sous la forme d'une lettre à l'aîné, *La lenteur des montagnes* traite avec intelligence, sensibilité et lucidité de réalités complexes.

Née à Shanghai, citoyenne canadienne, Ying Chen a grandi en Chine où elle entreprend ses études supérieures en français. Après un séjour à Paris, elle décide de poursuivre sa formation à l'Université McGill en 1989. Elle vit un temps à Magog avant de s'installer à Vancouver avec sa famille en 2003. Ces choix et leurs conséquences sont au cœur de cet essai.

Préoccupée de la destinée de ses fils, Chen y parle en effet d'immigration et d'appartenance, de différence et de multiculturalisme, de langue et de citoyenneté, d'identité et de nostalgie, d'éducation et de technologie, de vérité et de regard, de silence et de jardinage, de mer et de montagne, d'écriture et d'aquarelle, de vie et de mort. L'écrivaine, pressentant qu'elle fait partie de la dernière génération de ceux qui écrivent sur du papier plutôt que par courriel, avoue adorer « écrire des lettres qui permettent la spontanéité et l'intimité, sous une apparence informelle », qui lui permettent d'être « libre de ne pas structurer, inventer ou même penser, libre

Deux écrivains-phares

Au tournant du XIX^e siècle, Maurice Barrès a exercé un véritable magistère dans les lettres françaises et même au-delà des frontières du pays. Hugo von Hofmannsthal, qui le lisait, jouait alors un rôle équivalent dans Vienne alors en pleine effervescence culturelle au sein de l'empire traditionaliste et sclérosé du vieux François-Joseph. Conserve-t-on aujourd'hui du premier, qu'on estime daté et périmé, des images moins sommaires que l'esthète tout adonné au « culte du moi » devenu ensuite aux alentours de la Première Guerre le chantre de « l'énergie nationale » ? Et du second le public francophone sait-il qu'il fut, plus que l'auteur d'*Elektra* et du *Chevalier à la rose* dont Richard Strauss a tiré des opéras, un poète somptueux et délicat et un dramaturge admiré dans une capitale où le théâtre suscitait les passions ? L'étude de Patrick Bergeron, aussi stimulante que brillante, revient sur ces deux œuvres qui ont profondément marqué la pensée, la sensibilité et l'écriture de leur temps et invite à dépasser des jugements tout faits.

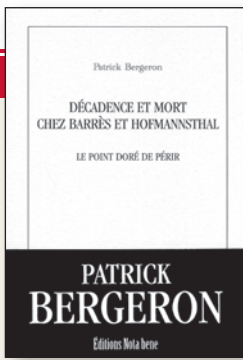
L'ouvrage de Bergeron ressortit au comparatisme qui ne consiste pas à rapprocher plus ou moins arbitrairement deux écrivains, à repérer des influences parfois problématiques, encore moins à « comparer » pour évaluer des mérites respectifs. Par une analyse serrée, il s'agit essentiellement de mettre en perspective des œuvres au-delà des littératures nationales pour dégager des affinités, des courants, des mouvements de fond de la littérature à des moments donnés de son évolution. Bergeron y réussit de la plus belle façon. Son ouvrage, de facture éditoriale très soignée, répond aux exigences de la recherche universitaire sans en avoir les lourdeurs fréquentes dans ce genre de travail : étendue et précision de la documentation (grâce à sa connaissance de l'allemand, il pousse son enquête dans des œuvres de second rayon), bibliographie impressionnante, érudition, analyse intelligente et sensible des textes, écriture nette et vigoureuse. Le lecteur qui ne se laissera pas arrêter par la nature et les dimensions de l'ouvrage en retirera le plus grand bénéfice, non seulement pour sa connaissance de la littérature dite « décadente », des années 1880 à 1914, mais aussi pour celle d'enjeux esthétiques, moraux, historiques qui sont encore, sous d'autres formes, ceux de notre temps.

Comment ont cohabité nihilisme et vitalisme dans la littérature et l'époque qui l'a vue naître ? Comment ont cohabité, d'une part, une profonde dépression, l'attrance angoissée de la mort à laquelle on cède en la théâtralisant somptueusement – ce qu'exprime la formule concise et précieuse empruntée à Valéry et qui sert de sous-titre à l'ouvrage, « le point doré de périr » –, et, d'autre part, la quête de sources vives d'énergie dans l'art, la beauté, la nature, la tradition nationale, dans le flux de la vie ? La mort était omniprésente dans les esprits des écrivains et des artistes avant de l'être collectivement dans la réalité. Sa mise en scène raffinée et complaisante aurait été de

d'écrire au hasard, de suivre son désir, d'écouter en soi les voix les plus profondes, les plus vraies, les plus spontanées, les voix fluettes ou grandioses, claires ou obscures, généreuses ou odieuses, et ensuite de les exposer en toute honnêteté, avec courage ».

À ce fils adolescent qui refuse de parler chinois en public et qui voudrait se fondre avec la majorité dans une ville où, pourtant,

la population asiatique est extrêmement importante, Ying Chen raconte « la sourde réalité d'être canadiens sans être blancs ». Cette réalité qu'elle-même a eu du mal à supporter, oscillant constamment entre son rejet de toute définition et son souhait de s'ancrer dans un lieu, ces polarités qui influencent tant la mère que l'écrivaine. Elle lui exprime le paradoxe qui est le sien « d'écrire en français, dans une langue



la plus révoltante indécence devant les hécatombes de la guerre... Phénomène fréquent en fin de siècle quand s'épuise une culture et que n'apparaissent pas encore de nouvelles directions, ici analysé en profondeur chez deux écrivains qui ont « une commune prédilection pour la vie de l'âme ». Époque qui fut celle de Nietzsche, de Rilke et

de Maeterlinck, de Mann, de Freud, de Klimt et de Böcklin, qui ont illustré l'antinomie de l'art et de la vie. Comment reconquérir le moi divisé par les contradictions, faire ou refaire son unité entre rêve et action, passivité et énergie ?

Patrick Bergeron montre comment cet effort s'est inspiré, contre Schopenhauer, de Nietzsche et de Bergson. Comment il s'est cristallisé dans « un cosmopolitisme de l'imagination » nourri par des villes, Venise, Tolède ou Rome où la beauté baroque est menacée par la mort. En des figures emblématiques comme Marie Bashkirtseff, dite « Mademoiselle Narcisse », en qui s'alliaient « charme slave, jeunesse et phtisie », artiste connue aussi par son *Journal*, déroutante, fuyante, fascinante, morte jeune.

Cette étude souligne fortement et justement le caractère double de la décadence fin de siècle. Alors qu'on veut n'en retenir, pour la discréditer, que la face sombre tournée vers la complaisance macabre, raffinée et égotiste, elle comporte une face lumineuse, qui est exploration des ressources psychiques, interrogation lucide, amour de la beauté. Considérer cette époque et ce phénomène qui dépasse la littérature et l'art conduit à réfléchir sur des enjeux essentiels dans la vie de l'individu et dans celle de la société. Prendre conscience d'un vide, de l'éclatement dont nous souffrons, faire face à la mort, et réunifier, chercher la voie de la plénitude terrestre – si l'existence d'un au-delà est interrogée ou postulée, l'étude de Bergeron ne le mentionne pas.

L'époque ici explorée à travers deux écrivains-phares et leurs contemporains, cruciale dans l'histoire européenne et dans sa culture, fait toucher du doigt le rythme des civilisations dont Valéry nous rappelle qu'elles sont mortelles. Elle n'est pas sans analogie avec la nôtre, elle aussi un tournant, d'un siècle et d'un millénaire, un passage angoissant ou exaltant vers un avenir dont on ne sait ce qu'il apportera.

Roland Bourneuf

Patrick Bergeron

DÉCADENCE ET MORT CHEZ BARRÈS ET HOFMANNSTHAL

LE POINT DORÉ DE PÉRIR

Nota bene, Montréal, 2014, 569 p.; 42,95 \$

dont [elle a] appris les rudiments à dix-huit ans en Chine, une langue si peu similaire au chinois, une langue dans laquelle [elle ne vit] pas quotidiennement, une langue qui exige d'[elle] un éternel apprentissage ». Et pourtant, être d'errance, Chen fait le choix d'écrire en français « avec vertige et étourdissement », dans cette langue seconde à laquelle elle accorde « avec confiance et amour, avec exigence et labeur, le rôle de

témoigner de notre existence, actuelle ou lointaine ».

On aborde cet essai de 125 pages, au titre magnifique, extrêmement dense sous ses allures presque légères, avec lenteur, justement, pour tout ce qu'il contient de questionnements sur mille et une réalités humaines.

Linda Amyot

Pierre Cayouette

avec la collaboration

de Marc-André Sabourin

DANS LES COULISSES D'ENQUÊTE

LES REPORTAGES QUI ONT MENÉ

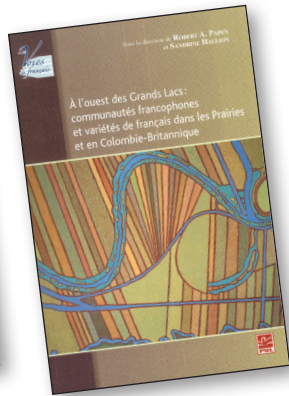
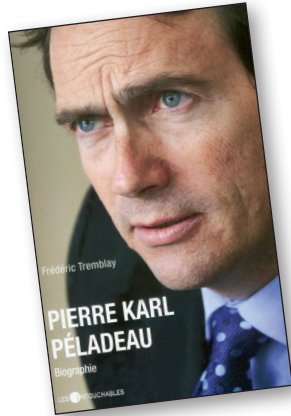
À LA COMMISSION CHARBONNEAU

Québec Amérique/Ici Radio-Canada,

Montréal, 2014, 287 p.; 29,95 \$

On peut affirmer, sans craindre de se tromper, que rarement, au Québec, une série d'enquêtes journalistiques aura eu autant de retentissement et de répercussions que celle menée par l'équipe de l'émission *Enquête* de Radio-Canada. Tous les membres de l'équipe, et en particulier les journalistes Alain Gravel et Marie-Maude Denis, ont contribué au patient et minutieux travail de recherche qui a mené à la tenue de la commission Charbonneau sur l'industrie de la construction. De novembre 2011 à novembre 2014, la commission présidée par la juge France Charbonneau a vu défiler devant elle des syndicalistes, des fonctionnaires, des ingénieurs, des entrepreneurs, des politiciens qui ont retenu l'attention des Québécois pendant près de trois ans. Le système visant à détourner une partie des fonds destinés aux projets de travaux publics, qui a été mis en lumière, coûtait très cher aux contribuables. La fin – ou, à tout le moins, l'interruption – de ces pratiques permettra de réaliser des économies substantielles au cours des prochaines années. Or, rien de tout cela ne se serait produit sans la ténacité de l'équipe d'*Enquête*. « Ce sont les journalistes qui ont, les premiers, alerté la population sur l'arnaque historique [...], qui ont forcé les autorités à créer des escouades policières spécialisées [...]. C'est grâce à leur travail acharné si des gens autrefois intouchables ont été arrêtés et devront répondre de leurs gestes devant les tribunaux. »

L'ouvrage permet de suivre les dessous de leurs investigations. On est témoin de la démarche qui a conduit à l'obtention d'images de l'entrepreneur Tony Accurso et de son bateau devenu célèbre, le *Touch*. On suit les journalistes dans leurs



relations avec leurs sources anonymes et avec certains témoins. On assiste à leurs questionnements, à leurs découvertes, à leurs craintes, à leur vie quotidienne. Les détails sont peut-être parfois superflus, par exemple lorsqu'on nous indique ce qu'ils ont commandé au restaurant ou lorsqu'il est précisé qu'Alain Gravel retire ses vêtements de vélo en arrivant au travail. Ce qui n'empêche pas l'ouvrage de se lire comme un roman passionnant.

Gaétan Bélanger

Frédéric Tremblay
PIERRE KARL PÉLADEAU

Les Intouchables, Québec, 2014,
228 p.; 21,95 \$

Pierre Karl Péladeau fait plus que jamais les manchettes : cession des rênes de Québecor, relation de couple médiatisée avec Julie Snyder, profession de foi souverainiste, élection comme député, candidature à la chefferie du Parti québécois. Le moment ne pourrait être mieux choisi pour lancer une biographie.

Frédéric Tremblay a saisi l'occasion pour proposer sa version « non autorisée ». Il annonce que son ouvrage « ne révèle aucun fait que les articles écrits à son sujet n'aient pas déjà présenté ». Donc, il ne faut s'attendre à aucune divulgation spectaculaire provenant de témoins privilégiés. Mais, pour ceux qui connaissent peu le parcours de l'« empereur médiatique », il s'agit d'une synthèse de ce qui a déjà été publié et dit à son propos.

L'auteur rappelle d'abord la jeunesse

plutôt atypique de son sujet : un père absent, une mère dépressive, une famille d'accueil. Par la suite, celui qu'il qualifie tout de même de « prince » occupera un appartement miteux, flirtera avec le marxisme et fera des études en philosophie. Il traversera alors sa période du « refus global ». Jusqu'à un certain souper d'anniversaire avec son père au fameux Maxim's de Paris. Il s'agit là d'un tournant. Peu après, Pierre Karl s'inscrit en droit à l'université et s'implique de plus en plus dans les affaires de Québecor, jusqu'à en prendre la direction après le décès de l'homme plus grand que nature qu'était Péladeau père. Chaussures ardues à chausser mais, malgré des périodes difficiles, PKP relève avec brio le défi. L'acquisition de Vidéotron, notamment, s'avère, après certains soubresauts, une grande réussite.

Bien sûr, PKP n'a pu éviter la controverse. On lui a affublé le surnom peu flatteur de « roi des lock-out » et on le dit « colérique, bouillonnant, explosif ». Sans doute y a-t-il un fond de vérité dans ces qualificatifs puisque peu nombreux semblent être ceux, notamment parmi les journalistes, qui acceptent de donner leur opinion à son sujet, sinon sous le couvert de l'anonymat.

Où l'aventure politique de Pierre Karl Péladeau le mènera-t-il? Deviendra-t-il chef du Parti québécois? Sera-t-il élu premier ministre du Québec? L'avenir le dira... En attendant, la biographie de Frédéric Tremblay répondra à la curiosité de plusieurs.

Gaétan Bélanger

Sous la direction de Robert A. Papan et Sandrine Hallion
À L'OUEST DES GRANDS LACS
COMMUNAUTÉS FRANCOPHONES
ET VARIÉTÉS DE FRANÇAIS DANS LES
PRAIRIES ET EN COLOMBIE-BRITANNIQUE
Presses de l'Université Laval, Québec, 2014,
301 p. ; 40 \$

Robert A. Papan et Sandrine Hallion dirigent ici un essai collectif dont l'objectif est de faire connaître les variétés de français parlées dans les quatre provinces de l'Ouest canadien. Amorçant la série des huit articles qui composent l'ouvrage, Gratien Allaire propose une éclairante vue d'ensemble de la diversité des situations vécues de 1730 à la première décennie du XXI^e siècle par les communautés francophones de cette vaste région ainsi que de leur évolution sociohistorique. Sandrine Hallion s'attache ensuite au relevé et à l'analyse des modes de marquage ou de mise en relief de certaines particularités lexicales d'un corpus de français utilisé dans le petit village de Notre-Dame-de-Lourdes, au Manitoba, puis considère la lexie particulière « cabousse », un terme qui désigne un véhicule d'hiver de fabrication artisanale tiré par un attelage de chevaux. Nicole Rosen et Élyane Lacasse procèdent pour leur part à une étude phonétique comparative de deux types de français parlés dans la province manitobaine : le français laurentien et le français « mitchif », qui est une langue mixte bilingue à base française et crie. France Martineau traite quant à elle des pratiques linguistiques des Fransaskois en posant un regard comparatif entre des groupes d'origine laurentienne et d'origine européenne. Dans l'article suivant, Robert A. Papan et Davy Bigot se penchent sur deux faits de prononciation des francophones de Prince Albert. Deux autres chapitres s'intéressent au français de l'Alberta : le même Davy Bigot examine quelques connecteurs et marqueurs discursifs empruntés à l'anglais (« you know », « anyway », « like », « and », « but »...) et Douglas C. Walker étudie le comportement du « schwa » (c'est-à-dire le « e muet » ou le « e caduc ») en français albertain familial. L'article terminal que

Superbe

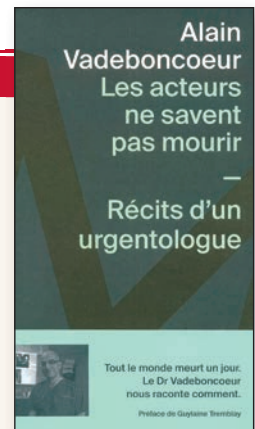
La préface fait entrevoir l'intense chaleur humaine du livre. La comédienne Guylaine Tremblay écrit : « [...] ce qui me bouleverse le plus, c'est l'amour qui jaillit de tes histoires, malgré la mort qui y est omniprésente ». Le titre en fait autant, lui qui souligne à quel point la mort vraie se passe des agonies trop pensées dont l'histoire est friande ; avis est donné aux gens du spectacle de respecter le laconisme du dernier instant.

De la mort, Alain Vadeboncoeur parle comme seul un intime peut le faire. Inéluctable, arbitraire, cruelle, elle est aussi l'étape ultime de la vie, le moment de se reconnaître, plus que jamais, faible et lourd de toute la condition humaine. Depuis toujours, dirait Saint-Denys Garneau, elle fait son nid dans notre « cage d'os ». Urgentologue, Vadeboncoeur est bien placé pour savoir la soudaineté des malaises, des crises et des accidents, d'autant plus qu'il a lui-même, par imprudence, distraction ou malchance, souvent côtoyé le désastre. Un peu plus, il dirait, à propos de ces morts côtoyées, que c'est la vie...

Vadeboncoeur dialoguera donc avec la mort sur différents tons. Il sourira si une patiente lui parle du *glouglou* que fait son cœur, surtout lorsque cette inquiète situe le cœur à gauche de la poitrine plutôt qu'au centre. Il se réjouira que les paramédics (ex-ambulanciers) aient le droit d'utiliser des défibrillateurs pour réanimer des patients en arrêt cardiaque : « Ce ne fut pas une mince tâche, puisque les résistances médicales et même infirmières étaient encore fortes à l'époque ». À ses yeux, « la peine de mort est moralement indéfendable et humainement barbare », mais il déplore que les médias fassent de l'agonie de 25 minutes de Dennis McGuire une cruauté supplémentaire : « Je ne pense pas que Dennis McGuire ait souffert et voici pourquoi ». L'homme Vadeboncoeur déteste la peine de mort ; le scientifique du même nom sait que cette exécution n'a pas été une torture et il le démontre.

L'auteur aborde l'éthique avec tact et courage. L'avortement ne lui est pas un assaut contre la vie, mais le choix d'une conscience ; Morgentaler trouve en Vadeboncoeur un soutien. Dans le récit intitulé « Je n'ai pas tué mon patient », il écrit : « Il m'annonçait calmement, la semaine dernière, que le temps était venu, parce qu'il n'en pouvait plus ». Demande lucide et pathétique à laquelle le médecin donne suite. Et le récit prenant des dernières pages raconte la mort de l'immense père de l'urgentologue, Pierre Vadeboncoeur, lui aussi dispensé par son fils de l'acharnement thérapeutique. Superbe.

Laurent Laplante



Alain Vadeboncoeur

LES ACTEURS NE SAVENT PAS MOURIR

RÉCITS D'UN URGENTOLOGUE

Lux, Montréal, 2014, 288 p.; 24,95 \$

signent Réjean Canac-Marquis et Christian Guilbault soumet quelques remarques sur le français de la Colombie-Britannique en général et sur la variété de français de Maillardville en particulier.

À *Pouest des Grands Lacs* offre au total un tableau historique détaillé des groupes francophones de cette partie du Canada et une judicieuse analyse de divers aspects linguistiques des parlers français qui s'y rencontrent et que les recherches des 50 dernières années concourent à cerner. Les dix auteurs à l'œuvre sont rattachés à des universités canadiennes (de l'ouest, d'Ontario et du Québec) et présentent tous en fin

d'article de très nombreuses références bibliographiques, parmi lesquelles on retrouve à plus d'une reprise les noms de Raymond Mougion, Bernard Rochet et autres Shana Poplack, en plus des susnommés Papen, Hallion et Walker. Les textes, qui sont pour la plupart accompagnés de tableaux, illustrations, figures, annexes ou appendices, ont de plus fait l'objet d'une multiple évaluation, comme le précisent les présentateurs. On trouvera sans doute par ailleurs que le corpus des locuteurs à partir desquels les études ont été menées est fort limité dans de nombreux cas, mais la qualité et la prudence des analyses arrivent à

convaincre le lecteur du sérieux et de la fiabilité des résultats. Ajoutons que la partie analytique de cette collection d'articles s'adresse moins au grand public qu'aux linguistes avertis vu le vocabulaire parfois très spécialisé qu'on y emploie (« nasales diphtonguées », « assibilation des consonnes occlusives dentales », « clitique monosyllabique », « marqueur métalinguistique », « variantes palatales affriquées », « linguistique variationniste »...).

Jean-Guy Hudon